



AGNÈS DE *L'ÉCOLE DES FEMMES* DE MOLIÈRE ENTRE  
NAÏVETÉ ET RÉVOLTE. LA LETTRE D'AGNÈS ET L'ÉCHEC  
D'ARNOLPHE POUR REPENSER L'ÉDUCATION<sup>1</sup>  
MARCELLA LEOPIZZI\*

**Abstract:** This study aims to demonstrate that this play is an appeal for female emancipation against the oppression of fathers or husbands, as well as against forced and arranged marriages. We will analyze the figure of Agnès in the hierarchical context of man/woman, husband/wife and teacher/student. Furthermore, by focusing on the double identity Arnolphe/LaSouche and on the dialectic “knowledge = power / ignorance = weakness”, we intend to prove that Arnolphe's failure symbolizes the condemnation of all forms of deception and of all types of repressive and obscurantist principles. In light of this, our goal will be to bring out that, by means of this comedy, Molière invites us to rethink the educational principles tout court for men and women.

**Keywords:** Molière, *L'école des femmes*, marriage, female emancipation, education.

Il faut rire avant d'être heureux,  
de peur de mourir sans avoir ri.  
La Bruyère, *Les Caractères*

*Avant-propos*

Dramaturge fondamental du Grand siècle et figure centrale de l'histoire théâtrale internationale, Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, fête en 2022 son

---

\*Docente di Letteratura Francese – Università del Salento.

<sup>1</sup> Cet essai a été réalisé en vue du séminaire "Questions de genre dans *L'école des femmes* de Molière" qui a eu lieu le 16 novembre 2021 dans le cadre du réseau inter- et trans-disciplinaire "Réseau : Questions de genre - Unisalento" .

400<sup>e</sup> anniversaire et, tout au long de ces quatre siècles, sa parole a toujours été d'une exceptionnelle actualité. Auteur de comédies intemporelles, fin analyste de la société de son temps et de la nature humaine, il a mis en scène les vices de la cour, de la ville et de la province et s'est moqué des pédants, des avarés, des vaniteux, des fanfarons, des coquettes... autrement dit de l'homme dans toute sa faiblesse.

Dans les intrigues de ses pièces, il a attribué à la figure féminine une place importante et, comme en témoignent les titres de diverses comédies, elle joue souvent un rôle de tout premier plan. Dans *L'école des femmes*, en raison de la valeur polysémique du substantif « femme », le personnage féminin renvoie à l'image de l'épouse ainsi qu'à la condition des femmes. Par conséquent, dans notre étude, en analysant la figure d'Agnès dans le contexte hiérarchique homme/femme, mari/épouse et maître/élève, nous nous proposons de démontrer que cette pièce est un plaidoyer en faveur de l'émancipation féminine (autant que son temps l'« autorise » à l'être) contre l'oppression des pères ou des maris et contre les mariages forcés et arrangés. Et en focalisant sur la double identité Arnolphe/LaSouche et sur la dialectique savoir = puissance / ignorance = faiblesse, nous essayerons de prouver que l'échec d'Arnolphe symbolise la condamnation de toute forme de tromperie et de tout principe répressif et obscurantiste. Dans cette perspective, nous porterons l'attention sur le fait que, par cette pièce, Molière invite à repenser en même temps les principes éducatifs de la femme et de l'homme.

Par son œuvre, Molière s'insère dans les débats du XVII<sup>e</sup> siècle et dans le lent et long processus mental d'émancipation du statut de la femme. Les obsessions et les attitudes tyranniques mises en scène dans cette pièce caractérisent de nombreux faits divers actuels et constituent un thème au centre des préoccupations contemporaines.

*Agnès entre ignorance imposée et désir d'émancipation : l'échec d'Arnolphe pour repenser l'éducation de la femme et de l'homme*

Comédie écrite en vers alexandrins rimés et dédiée à Henriette d'Angleterre, épouse de Philippe I<sup>er</sup>, frère du roi Louis XIV, *L'école des femmes* a été représentée la première fois le 26 décembre 1662 à Paris au théâtre du Palais-Royal. L'intrigue concerne la tentative d'Arnolphe d'élever Agnès, dès qu'elle a quatre ans, selon ses principes éducatifs pour la rendre une épouse idéale. Le titre *école des femmes* renvoie en effet aux enseignements

d'Arnolphe finalisés à éduquer cette jeune fille, dès qu'elle est une enfant, pour faire d'elle une femme façonnée à son goût.

Hanté par la crainte de devenir cocu, Arnolphe cherche à se prémunir du cocuage en faisant vivre Agnès à l'écart du monde. D'abord, il l'envoie dans un couvent et, par la suite, il la confie à deux domestiques comme si elle était une prisonnière : « je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir, dans cette autre maison où nul ne me vient voir » (v.145-146)<sup>2</sup>. Il adopte le stratagème de l'enfermement physique et mental parce qu'il estime que, de cette manière, elle ne pourra qu'être une épouse fidèle : si l'on ne « gâte » pas sa « bonté naturelle », pense-t-il, elle ne saura jamais méditer sur la trahison.

Arnolphe : Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,  
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans ;  
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée, [...]  
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,  
Je la fis élever selon ma politique, [...]  
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait. [...]  
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,  
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;  
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,  
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle,  
Vous me direz : Pourquoi cette narration ?  
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution. (v.130-150)

Arnolphe rêve d'une femme à sa complète dépendance. Il désire qu'elle soit comme un objet de sa propriété et, pour avoir la certitude de la dominer, il veut qu'elle soit sottre et ignorante :

Arnolphe : Épouser une sottre est pour n'être point sot. [...]  
Une femme habile est un mauvais présage. (v.82-84)

Arnolphe : Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon  
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : « Qu'y met-on ? »  
Je veux qu'elle réponde : « Une tarte à la crème » ;  
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;  
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,  
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer. (v.97-102)

<sup>2</sup> Tout au long de notre article, pour les citations de *L'école des femmes*, nous avons recours à l'édition critique de Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Théâtre Classique, Paris 2015.

Arnolphe : Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sottie  
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit. (v.104-106)

Il ne lui donne aucune notion théorique d'éducation sexuelle (« sa bonté naturelle » v.147 ; « son innocence » v.157) pour garder sa virginité symbolique ainsi que dans la finalité de ne pas risquer d'être trahi. Par conséquent, Agnès est tellement ingénue que sa crédulité est absolue et qu'elle pense que les enfants se « font par l'oreille » :

Arnolphe : L'autre jour (pourrait-on se le persuader ?),  
Elle était fort en peine, et me vint demander,  
Avec une innocence à nulle autre pareille,  
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille (v.161-164)

Arnolphe : Votre simplicité, qui semble sans pareille,  
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille ; (v.1492-1493)

Dans le mariage parfait imaginé par Arnolphe, l'épouse est assujettie à son mari et n'a pas le droit de parole. Dans cette optique, Arnolphe permet à Agnès d'apprendre à lire mais il l'empêche d'apprendre à écrire, car cette pratique donnerait libre cours à la possibilité de s'exprimer librement :

Arnolphe : Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,  
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes.  
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,  
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui. (v.780-783)

Privée d'instruction et prisonnière d'Arnolphe, Agnès est au début de la pièce un personnage passif. Dans les premières scènes, elle ne parle pas sans être interrogée et craint de formuler son point de vue ; mais, au fur et à mesure, elle subit une métamorphose.

Contre la volonté d'Arnolphe, et en tout cas à son insu, elle apprend à écrire. Ce détail a une importance fondamentale pour le développement de l'intrigue. En effet, grâce à cette compétence, quand Arnolphe, en proie à la jalousie, ordonne à Agnès de rompre « tout commerce » (v.632) avec Horace, Agnès décide de lui écrire une lettre pour lui raconter tout ce qui s'est passé et pour lui révéler les sentiments qu'elle éprouve envers lui. De la sorte, la lettre assume la fonction d'adjuvant pour le couple Agnès-Horace et, plus précisément, c'est justement le fait qu'Agnès sait écrire qui permet la

communication entre les deux amoureux et qui crée les bases de l'affranchissement progressif d'Agnès. Par le biais de la lettre, en effet, Agnès avoue à Horace son penchant et, par conséquent, elle lui permet de déterminer les conditions aptes à réaliser leurs rêves.

Grâce au transport amoureux qu'elle éprouve envers Horace et grâce aux quelques occasions qu'elle a eues pour apprendre à écrire si ce n'est pour s'instruire, Agnès trouve sa voix et acquiert une assurance qui lui permet de tenir tête et même de s'opposer à Arnolphe :

Agnès : Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,  
Et vos discours en font une image terrible ;  
Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,  
Que de se marier il donne des désirs. (v.1516-1520)

Ainsi, quand Arnolphe lui reproche d'avoir dépensé beaucoup d'argent pour elle (raison pour laquelle, en échange, il prétend d'être aimé), Agnès lui réplique d'un ton sec qu'Horace lui aurait rendu tout jusqu'à la plus petite monnaie :

Arnolphe : Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?  
Agnès : Non, il vous rendra tout jusques au dernier double (v.1545-1546)

Étiquetée d'un ton moqueur par Arnolphe comme « belle raisonneuse » (v.1546), Agnès condamne ouvertement l'instruction qu'il a choisie pour elle et l'accuse d'avoir fait d'elle une bête :

Agnès : Vous avez là dedans bien opéré vraiment,  
Et m'avez fait en tout instruire joliment !  
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,  
Je ne juge pas bien que je suis une bête ?  
Moi-même, j'en ai honte ; et, dans l'âge où je suis,  
Je ne veux plus passer pour sottie, si je puis. (v.1554-1559)

Elle déclare clairement qu'elle ne veut plus « passer pour sottie » (v.1559) ; ainsi, elle manifeste à la fois sa prise de conscience d'être inculte et son besoin de changement. Cette phrase dite à Arnolphe à haute voix marque l'acmé de la tentative d'émancipation d'Agnès. En effet, si, dans la lettre écrite à Horace, Agnès attaque Alphonse de manière indirecte en illustrant sa propre déception pour avoir été élevée dans l'ignorance (« je commence à connaître

qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance » III,4), dans cette scène, au contraire, elle se plaint de l'éducation reçue en parlant directement avec Arnolphe et, de la sorte, elle condamne explicitement sa 'méthode'.

Agnès symbolise une pensée novatrice en termes d'éducation et aussi eu égard au rôle de la femme à l'intérieur du couple (« un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté, et qu'on n'attendrait point de sa simplicité » v.898-989). Pour elle, le mariage repose sur des sentiments authentiques partagés : aspect qui confère non seulement à l'homme mais aussi à la femme la possibilité de choisir. Dans la lettre qu'elle écrit à Horace, elle s'exprime de manière simple et sincère. De par une candeur naïve, elle affirme que, même si on lui a enseigné que « tous les jeunes hommes sont des trompeurs » (III,4), elle veut croire aux paroles de l'homme qu'elle aime « je ne saurais croire qu'elles soient menteuses » (III,4). Sa conception du couple réside en effet dans la loyauté et dans la confiance.

Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est ; car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez ; et je pense que j'en mourrais de déplaisir (III,4)<sup>3</sup>.

Arnolphe représente au contraire la répression (« toute personne simple aux leçons est docile » v.817). Âgé de « quarante et deux ans » (v.170), il domine

---

<sup>3</sup> Cette lettre est lue par Horace et occupe les lignes de prose écrites entre le vers 947 et le vers 948.

Agnès dès qu'elle a quatre ans<sup>4</sup> et exige son obéissance totale. Egoïste et absolument incapable d'aimer et de se faire aimer, il rêve d'une femme soumise et il s'impose dans la vie de cette jeune fille par la force. Il ne parvient pas à conquérir son cœur et à l'épouser, car la fin de cette comédie se caractérise par le triomphe de l'amour sincère et réciproque qui unit Agnès et Horace. Arnolphe est ainsi le grand perdant de la pièce ; et son échec ne touche pas seulement au rôle qu'il joue en tant que futur mari mais concerne aussi sa fonction en tant que tuteur-père et tuteur-maître. La pièce se termine en effet par l'arrivée d'Enrique, père d'Agnès, qui sert de contrepoint à la fois à Arnolphe-amant, étant donné que le passé d'Enrique évoque un amour réciproque, et à Arnolphe-père, car Enrique est le vrai père d'Agnès et c'est son choix qui favorisera le bonheur final « je cède à des transports si doux » (v.1774). Grâce à l'autorisation des deux pères, en effet, le mariage entre Horace et Agnès sera non seulement heureux mais aussi légal.

De ce fait, en condamnant la mentalité et le comportement d'Arnolphe ainsi que la tentative initiale d'Oronte et d'Enrique d'arranger le mariage d'Horace et d'Agnès (« c'est qu'il m'a marié sans m'en récrier rien » v. 1630), Molière suggère au spectateur qu'on ne peut pas s'assurer l'amour de quelqu'un par la force et il se moque des hommes qui maintiennent les femmes dans l'ignorance pour se garantir leur dépendance. Cette comédie se veut en effet une critique contre les mariages forcés et arrangés (thème abondamment abordé par Molière dans ses œuvres) et elle est un plaidoyer en faveur de l'émancipation féminine voire d'une conscience novatrice vis-à-vis de la condition de la femme et de l'éducation des filles.

Il en dérive que, par cette pièce, Molière pousse à repenser aussi la manière dont il faut éduquer l'homme. Dans cette même optique, l'année précédente (1661), dans *L'école des maris*, Molière met en scène le contraste radical entre les principes éducatifs de deux frères (Ariste et Sganarelle), tous deux tuteurs de deux sœurs orphelines, et fait triompher la mentalité ouverte et audace d'Ariste. Dans *L'école des femmes*, le dénouement malheureux d'Arnolphe implique l'échec de sa conduite et de ses idées et subsume la faillite de tous les principes sur le mariage et sur la femme dont il est le porte-parole. Loin de reposer sur les « maximes du mariage » (v.747) proposées par Arnolphe, le mariage idéal (que cette comédie fait triompher) s'appuie sur l'amour : « l'amour est un grand maître : ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être [...] Et donne de l'esprit à la plus innocente » (v.900-901,

---

<sup>4</sup> Au début de la pièce, elle n'a que dix-sept ans. Cf. « et cru la mitonner pour moi durant treize ans » v.1031.

v.909). Arnolphe incarne la figure du mari jaloux, possessif et obsédé par l'honneur, ainsi que l'image du tuteur et en général de l'homme tyrannique, violent, manipulateur et victime des préjugés. Au sens connoté, Arnolphe évoque donc tout système de pouvoir despotique. Par voie de conséquence, en punissant Arnolphe, Molière condamne toute forme de répression et toute conduite relevant de la censure et de l'obscurantisme.

Figure féminine victime d'une société patriarcale qui, grâce à ses études arrive à exprimer ses idées et à revendiquer ses sentiments, Agnès atteint la liberté par l'entremise d'Horace et d'Enrique c'est-à-dire grâce à l'amour et à la largeur d'esprit. L'amour pour Horace permet à Agnès d'évoluer, de s'affranchir de son statut de prisonnière privée d'instruction et d'échapper à Arnolphe ; de même, Arnolphe n'atteint pas le bonheur à cause de son incapacité d'aimer. Et la lettre écrite par Agnès contribue de manière fondamentale au dénouement heureux. Aussi cette pièce détermine-t-elle d'un côté la force de l'amour (« l'amour est un grand maître : ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être » v.900-901) et de l'autre côté la valeur de l'instruction et l'urgence de repenser les principes éducatifs.

### *La « précaution » inutile d'Arnolphe ou la condamnation de la jalousie et de la tromperie*

Topos de la farce et sujet amplement abordé dans les *Fabliaux*, dans le *Tiers livre* de Rabelais et dans les pièces de Molière, de Marivaux, de Beaumarchais et de Feydeau, le thème de la hantise du cocuage est à la base de l'intrigue de *L'école des femmes*. Dans cette comédie, en faisant écho au stratagème (fallacieux) dont il est question dans *La précaution inutile* de Paul Scarron et dans *La précaution inutile* d'Antoine Le Métel d'Ouille<sup>5</sup>, Molière met en scène l'obsession de la trahison et la tentative de se prémunir contre l'infidélité.

Aveuglé par l'angoisse de l'adultère, Arnolphe adopte une « précaution » qui se fonde sur l'isolement total d'Agnès : « dans la maison toujours je prétends la tenir » (v.1134).

---

<sup>5</sup> Paul Scarron, *La précaution inutile. Les nouvelles tragi-comiques traduites d'espagnol en français*, Antoine de Sommaville, Paris 1655. Antoine Le Métel d'Ouille, *La précaution inutile. Les nouvelles amoureuses et exemplaires composées en espagnol par cette merveille de son sexe Doña Maria de Zayas*, de Luyne, Paris 1656. Pour une analyse sur le rapport entre *L'école des femmes*, *La précaution inutile* de Scarron et *La précaution inutile* de Le Métel d'Ouille voir : Claude Bourqui, *Les sources de Molière*, SEDES, Paris 1999, pp. 107-112.

Alphonse : Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,  
 Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;  
 Et pour ne point gêner sa bonté naturelle,  
 Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.  
 Vous me direz : Pourquoi cette narration ?  
 C'est pour vous rendre instruit de ma précaution. (v.145-150)

Pour ce faire, il est aidé par deux domestiques, Alain et Georgette, qui incarnent les caractéristiques des personnages farcesques et qui développent (avec Arnolphe) la parodie du mariage, des maris tyranniques et de la jalousie :

Alain à Georgette : Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,  
 Que si quelque affamé venait pour en manger,  
 Tu serais en colère, et voudrais le charger ? (v.432-434)

La femme est en effet le potage de l'homme ;  
 Et quand un homme voit d'autres hommes parfois  
 Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,  
 Il en montre aussitôt une colère extrême. (v.432-439)

Au début de la pièce, Arnolphe informe son ami Chrysalde de sa décision d'enfermer Agnès. Ainsi, en parlant avec lui, il met à nu son obsession et ses préjugés contre les femmes. La peur d'Arnolphe découle en effet de l'absence d'estime à l'égard des femmes ; il les considère toutes comme des créatures indiscretes, méchantes et inclinées à la trahison surtout si elles sont instruites :

Arnolphe : Épouser une sotte est pour n'être point sot.  
 Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;  
 Mais une femme habile est un mauvais présage ; (v.82-84)

Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sotte  
 Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit. (v.104-105)

Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses  
 Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !  
 Tout le monde connaît leur imperfection :  
 Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;  
 Leur esprit est méchant, et leur âme fragile ;  
 Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,

Rien de plus infidèle : et malgré tout cela,  
 Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là. (v.1572-1579)

Le dialogue entre Arnolphe et Chrysalde oppose deux personnalités différentes : Arnolphe est très instinctif et se montre déterminé et très sûr de la réussite de son stratagème, Chrysalde est très ironique et conteste les folies d'Arnolphe par des arguments raisonnables. Chrysalde prône un mariage qui ne soit ni forcé ni arrangé et, à la fin de la pièce, remet en question le choix d'Oronte et d'Enrique : « si son cœur a quelque répugnance, je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence » (v. 1684-1685). Il est porteur de l'idéal de l'honnête homme<sup>6</sup>, voire de celui qui place la raison au-dessus de tout, qui parvient à se dominer et à se laisser conduire en refusant tout excès :

Chrysalde : Une femme d'esprit peut trahir son devoir ;  
 Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir ;  
 Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,  
 Sans en avoir l'envie et sans penser le faire. (v.113-116)

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières,  
 Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,  
 Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,  
 Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.  
 Être avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,  
 N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache ;  
 Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,  
 On est homme d'honneur quand on n'est point cocu. (v.1228-1235)

Cependant, au-delà de ces diversités, tout en désapprouvant la « précaution » d'Arnolphe et sa conception de l'« honneur », de fait, Chrysalde nourrit lui aussi quelques préjugés sur la connexion femme-traison, comme en témoignent les citations suivantes :

Arnolphe : Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous  
 Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;  
 Et votre front, je crois, veut que du mariage  
 Les cornes soient partout l'infaillible apanage. (v.9-12)

Arnolphe : J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,

---

<sup>6</sup> Nicolas Faret, *L'Honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, Toussaint Du Bray, Paris 1630.

De pouvoir garantir mon front de tous affronts (v.1193-1194)

Chrysalde : Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,  
Ne vous point marier en est le vrai moyen (v.1762-1764)

En revanche, les scènes entre Arnolphe et Horace introduisent un point de vue complètement novateur vis-à-vis de la conception du mariage et de l'image féminine. Horace est un jeune homme et possède une mentalité 'neuve', il incarne une ébauche de renouvellement générationnel de la mentalité. En ignorant qu'Arnolphe et Monsieur de La Souche sont la même personne<sup>7</sup>, il parle avec Arnolphe contre Monsieur de La Souche et se moque de ce personnage, qu'il définit comme le « patron de la belle » (v.861), et de toutes ses opinions très arrêtées sur les femmes. Il l'accuse d'être « traître, bourreau, faquin, brutal » (v.959) et il condamne ses manières despotiques, son étroitesse d'esprit et sa jalousie morbide :

Horace : [...] par l'erreur sans seconde  
D'un homme qui la cache au commerce du monde,  
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,  
Fait briller des attraits capables de ravir ; (v.319-322)

Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;  
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule. (v.330-331)

Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux  
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux (v.341-342)

Cet homme, gendarme d'abord contre mon feu (v.927)  
Anime du dedans tous ses gens contre moi,  
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,  
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême ! (v.931-933)

Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable  
De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable,  
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité

---

<sup>7</sup> « La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît » (v. 174). Le substantif *souche* indique « la partie du tronc de l'arbre, qui est en terre, et d'où sortent les racines. [...] En termes de généalogie signifie figurément, celui d'où sort une génération, une suite de descendants. *Adam est la souche de tout le genre humain* ». Cf. *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694, entrée « souche ».

Voulu de cet esprit étouffer la clarté ? (v.952-955)

N'étant pas au courant de l'identité réelle de son interlocuteur, Horace fait part à Arnolphe de tout ce qui se passe, à l'insu de Monsieur de La Souche, entre lui et Agnès. Il en dérive que ces révélations donnent origine à des situations comico-tragiques où Arnolphe, pour dissimuler son embarras voire son identité, est obligé, lui aussi, d'exprimer des jugements négatifs contre Monsieur de La Souche :

Horace : C'est un fou, n'est-ce pas ?  
 Arnolphe : Eh...  
 Horace : Qu'en dites-vous ? Quoi ?  
 Eh ? C'est-à-dire oui ? Jaloux à faire rire ? (v.333-335)  
 [...] ce becque cornu (v.1162)  
 Mon jaloux inquiet (v.1166)

Personnage complexe, à la fois comique, pathétique et tragique<sup>8</sup>, Arnolphe est, au début de la pièce, content d'être en compagnie d'Horace (fils d'un de ses amis) et le traite en ami. Il lui suggère de profiter des divertissements qu'offre la ville et, en le définissant comme quelqu'un « de taille à faire des cocus » (v.302), l'exhorte à lui raconter « quelque conte gaillard » (v.306). De son côté, Horace considère lui aussi son interlocuteur comme un ami et, de ce fait, il lui fait part de son aventure avec Agnès. Ainsi, à partir de ce moment (acte I, scène 6, vers 317), Arnolphe devient le dépositaire exclusif des confidences d'Horace ; ce qui implique qu'Arnolphe commence à jouer un double rôle, car si, extérieurement, il fait semblant de partager l'aventure de son ami, de fait, il profite des aveux d'Horace pour régenter la situation dans le but de parvenir à ses fins :

Horace : Un jeune objet qui loge en ce logis  
 Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ;  
 Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde  
 D'un homme qui la cache au commerce du monde,  
 Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,  
 Fait briller des attraits capables de ravir ;  
 Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,

---

<sup>8</sup> Dans cette perspective les Romantiques et en particulier Jean-Baptiste Provost et Théophile Gautier soulignent l'aspect profondément douloureux de la personnalité d'Arnolphe et sa souffrance tragique.

Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.  
 Mais peut-être il n'est pas que vous n'avez bien vu  
 Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :  
 C'est Agnès qu'on l'appelle. (v.317-327)

[...] je dois, cette nuit,  
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.  
 En toussant par trois fois je me ferai connaître ;  
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,  
 Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,  
 Mon amour tâchera de me gagner l'accès. (v.1170-1175)

Il en découle que ces confidences entraînent une énorme souffrance pour Arnolphe non seulement en raison du contenu de ce qu'Horace lui raconte, mais aussi à cause du fait qu'il doit feindre de partager les opinions de son rival en amour. De surcroît, il doit s'efforcer de produire de faux rires quand Horace se moque de Monsieur de La Souche (autrement dit, de lui) : « comme il faut devant [Horace] que je me mortifie ! Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant » (v.977-978). C'est pourquoi, lorsqu'il est tout seul sur la scène, Arnolphe dévoile son tourment par des discours pathétiques qui constituent les traits les plus touchants de cette pièce :

Arnolphe : Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.  
 Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême  
 Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !  
 Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,  
 Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?  
 Mais ayant tant souffert, je devais me contraindre  
 Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,  
 À pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,  
 Et savoir pleinement leur commerce secret.  
 Tâchons à le rejoindre : il n'est pas loin, je pense,  
 Tirons-en de ce fait l'entière confidence.  
 Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,  
 Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver. (v.357-370)

Dans les apartés, la faiblesse d'Arnolphe devient, au fur et à mesure que l'intrigue se développe, de plus en plus évidente. La détermination et la confiance qu'il avait étalées pendant la première scène, au cours de la conversation avec Chrysalde, s'implosent progressivement parce qu'il se rend compte graduellement que tout ce qu'il a fait n'a été qu'un échec.

Arnolphe : Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,  
Après vingt ans et plus de méditation  
Pour me conduire en tout avec précaution,  
De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace (v.1201-1204)

À la fin de la pièce, dès qu'il apprend qu'Agnès et Horace sont destinés à se marier, on assiste au déclin définitif de l'orgueil et de l'arrogance de ce personnage. Il n'a rien à dire pour la première fois, et sa dernière expression (« Oh ! » v.1763), qui est en net contraste avec l'abondance des mots du début de la pièce, s'accompagne d'une didascalie qui souligne cette incapacité : « Arnolphe, s'en allant tout transporté et ne pouvant parler » (v.1763). Ainsi, au fil de la pièce, tandis qu'Agnès trouve sa voix en s'instruisant, Arnolphe perd la parole.

Cette comédie punit la crainte obsessionnelle du cocuage et, dans une optique plus générale, la jalousie. Personnage possessif, Arnolphe assume des attitudes violentes, grotesques et comiques. Il a l'autorité d'un tyran et lorsqu'il comprend que toutes les précautions prises pour éloigner Horace d'Agnès ont échoué, il agresse verbalement la jeune fille et emploie des mots offensifs contre elle, à savoir : perfide, petit serpent, traîtresse, impertinente, impudente, vilaine, peste, infidèle, ingratitude, cruelle, bête trop indocile (acte V, scène 4). Arnolphe suscite ainsi le mépris du spectateur à cause de ses attitudes et de ses phrases odieuses :

Arnolphe : Je suis maître, je parle : allez, obéissez. (v. 643)

Arnolphe : Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect où la femme doit être  
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître. (v.710-713)

Cependant, il provoque aussi le rire et la pitié en raison de ses comportements ridicules et de ses discours à la fois tragiques et pathétiques. En parlant avec Agnès il change fréquemment et brusquement de registre. Dans la scène 5 de l'acte II, par exemple, le vers 612 (« mariez-moi, je vous prie ») et le vers 645 (« je suis maître, je parle : allez, obéissez ») présentent le contraste entre le verbe « prier » et l'impératif « obéissez ». De même, dans la scène 4 de l'acte V, Arnolphe est tout d'abord coléreux et prétend d'être aimé par Agnès (« pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente ? » v.1533). Il l'accuse d'être une traîtresse, impertinente, impudente (« ah ! c'est que vous

l'aimez, traîtresse » v.1520 ; « le deviez-vous aimer, impertinente ? » v.1522). Puis, il essaie d'obtenir son cœur comme récompense du fait qu'il a dépensé beaucoup d'argent pour l'élever (« je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens » v.1546 ; « n'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ? » v.1553). Et enfin il commence à se plaindre et cherche à l'attendrir en faisant des discours émouvants au cours desquels il arrive même à lui demander si elle veut qu'il se tue.

Parodie d'un personnage tragique jaloux, dans la première scène du quatrième acte, Arnolphe résume en peu de vers ses vaines tentatives et sa profonde déception : la rime plate « enfance-espérance / naissants-treize ans » (v.1028-1031) renferme toutes ses espérances, lesquelles, dit-il, ont été ruinées par un « jeune fou » (v.1032). Par ces vers, il démontre ainsi d'avoir une perception de la réalité tellement altérée qu'il considère Horace comme « fou » et qu'il l'accuse – à tort – d'avoir « enlevé Agnès ». De plus, par le verbe « s'amourache », il banalise les sentiments de la jeune fille :

Arnolphe : Avec tant de tendresse et de précaution,  
 Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,  
 Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance,  
 Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants  
 Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,  
 Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache  
 Me la vienne enlever jusque sur la moustache,  
 Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi ! (v.1027-1034)

Arnolphe est un personnage autoréférentiel complètement enfermé dans un univers où la seule valeur consiste dans l'« honneur » qui découle de la fidélité absolue de l'épouse envers l'époux. Par le biais de ce personnage, Molière dénonce donc entre les lignes les principes bigots et tout contexte où on (s') impose une fausse candeur même au prix d'être inauthentiques.

Rattaché à la raillerie du pucelage des filles, autrement dit à une conception de la valeur, si ce n'est de l'honneur, de la figure féminine restreinte à la chasteté physique, le thème de la hantise du cocuage entraîne dans *L'école des femmes* celui de la fausse amitié. Arnolphe incarne aussi, en effet, la figure du faux ami, voire du traître qui profite des confidences spontanées que naïvement Horace lui a révélées. Horace lui fait confiance : il lui raconte tout, il lui confie Agnès après l'avoir enlevée à Monsieur de La Souche et il lui demande de l'aider à convaincre son père à « le dissuader de cette autre alliance » (v.1645) ; mais, ignare de l'identité de la fille d'Enrique,

Arnolphe fait tout le contraire de ce que son ‘ami’ voudrait et trahit sa promesse. Ainsi, parmi les identités voilées de la pièce, celle de la fille d’Enrique (c’est-à-dire d’Agnès) enclenche une sorte d’épiphanie finale, alors que celle de Monsieur de La Souche (conçue par Arnolphe à cause de sa vanité) devient le symbole de la tromperie et incarne la fausseté et l’hypocrisie de ce personnage. La découverte de la part d’Horace de la coïncidence entre l’identité d’Arnolphe et celle de Monsieur de La Souche matérialise sa prise de conscience de l’infidélité subie et donc de la fausse amitié d’Arnolphe. La rébellion d’Agnès et la défaite finale d’Arnolphe se veulent par conséquent une condamnation de l’imposture.

Thème éternel, abordé au XVII<sup>e</sup> siècle entre autres dans deux pièces très célèbres, à savoir *Le Cid* de Corneille et *Phèdre* de Racine, le thème de la jalousie est pris en examen dans *L’école des femmes* dans une acception comique en étroite connexion, d’un côté, avec l’obsession de la trahison (caractéristique qui détermine aussi la pièce de Molière *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*) et, de l’autre côté, avec le danger des apparences. Vécu pendant une période fortement marquée par la dichotomie entre être et paraître, Molière dénonce par cette œuvre la feinte qui caractérise les rapports humains et le jeu des faux-semblants qui se cache sous le masque des visages. Et il prône à se délivrer des obsessions et des idées reçues et à se laisser conduire par l’équilibre de la raison.

### *Considérations et réflexions sur l’émancipation féminine au Grand siècle*

Tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, de nombreuses œuvres mettent en évidence la nécessité de l’émancipation féminine.

Pendant cette période, notamment en raison de l’élargissement de la société mondaine, les préoccupations relatives aux principes éducatifs concernent les hommes et les femmes. Les salons sont les lieux où hommes et femmes, nobles et bourgeois se réunissent, échangent leurs idées et élaborant un nouvel idéal de culture celui de l’*honnêteté*<sup>9</sup>. Catherine de Vivonne, épouse du marquis de Rambouillet, Madeleine de Scudéry,

---

<sup>9</sup> Cf. les ouvrages de François Grenaille : *L’Honnête fille*, Jean Paslé, Paris 1639-1640 ; *L’Honnête mariage*, Toussaint Quinet, Paris 1640 ; *L’Honnête garçon, ou l’Art de bien élever la noblesse à la vertu, aux sciences et à tous les exercices convenables à sa condition*, Toussaint Quinet, Paris 1642. Cf. aussi Antoine Méré Gombaud, *De la vraie honnêteté*, Jean et Michel Guignard, Paris 1700.

Madeleine de Souvré de Sablé, Madame des Loges et Madame de La Sablière font de leurs salons des foyers culturels où les femmes participent activement aux débats concernant la religion, la littérature, l'art, etc. Ainsi, à une élite de princesses latinistes ou à un groupe restreint de femmes considérées comme des prodiges, succèdent de nombreuses mondaines cultivées savantes<sup>10</sup>. À ce propos, d'ailleurs, dans la réédition du premier volume de *L'Honnête Femme*, le cordelier Jacques Du Bosc fait l'éloge des « Dames sçavantes » contemporaines dont le nombre, dit-il, est de plus en plus élevé<sup>11</sup>.

En 1686, Françoise d'Aubigné marquise de Maintenon inaugure officiellement à Saint-Cyr la Maison royale de Saint-Louis, première institution d'État (il s'agit d'un pensionnat et non pas d'un couvent) qui vise à fournir aux jeunes filles de la noblesse désargentée un programme didactique complet (de l'enfance à l'âge adulte).

La même année, dans le *Traité du choix et de la méthode des études*, l'abbé Claude Fleury propose un programme éducatif pour les filles qui porte notamment sur la religion et sur le « ménage » ainsi que sur le chant, la danse et sur les principes de la douceur, de la modestie, de la soumission, de l'humilité. D'après lui, la finalité primaire de l'éducation des femmes concerne surtout le « ménage » :

Il est encore nécessaire de m'expliquer sur les études des filles [...]. Ce sera sans doute un grand paradoxe, qu'elles doivent apprendre autre chose que leur catéchisme, la coûture, et divers petits ouvrages ; chanter, danser, et s'habiller à la mode, faire bien la révérence, et parler

---

<sup>10</sup> Voir les études suivantes portant sur la figure féminine au XVII<sup>e</sup> siècle : Henriette Goldwyn, *L'éducation des femmes au dix-septième siècle*, « Cahiers du XVII<sup>e</sup> siècle », vol. 5 (1991), pp. 249-262 ; Robert Horville, *Le féminisme dans le théâtre français du XVII<sup>e</sup> siècle*. In Pierre Ronzeaud, *Ordre et contestation au temps des classiques*, Biblio17, Tübingen 1992, pp. 213-224 ; Martine Sonnet, *Que faut-il apprendre aux filles ? Idéaux pédagogiques et culture féminine à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*, « PFSCS », n. 43 (1995), pp. 369-378 ; Linda Timmermans, *De la virago à l'honnête femme : la transformation de l'idéal de la culture féminine dans les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle*. In AA.VV., *La femme au XVI<sup>e</sup> siècle*, Centre Culturel du Conseil Général de la Haute-Loire, Puy-en-Velay 1994, pp. 27-38 ; Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Champion, Paris 2005 ; Richard Hodgson, *La femme au XVII<sup>e</sup> siècle*, Gunter Narr, Tübingen 2002 ; Hatley Jayson, *Les Femmes et l'éducation dans le théâtre du Grand Siècle*, University of South Florida Scholar Commons, Tampa 2018 ; Roger Duchêne, *Les Précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*, Fayard, Paris 2001 ; Roger Duchêne, *Être femme au temps de Louis XIV*, Perrin, Paris 2004 ; Derval Conroy, *Towards an Equality of the Sexes in Early Modern France*, CRC Press, Routledge 2021.

<sup>11</sup> Jacques Du Bosc, *L'Honnête femme*, Pierre Billaine, Paris 1632.

civilement : car voilà en quoi l'on fait consister, pour l'ordinaire, toute leur éducation. Il est vrai qu'elles n'ont pas besoin de la plupart des connoissances, que l'on comprend aujourd'hui sous le nom d'études ni le latin, ni le grec, ni la rhétorique, ou la philosophie des collèges ne font, point à leur usage ; et si quelques-unes, plus curieuses que les autres, ont voulu les apprendre, la plupart n'en ont tiré que de la vanité, qui les a renduës odieuses aux autres femmes, et méprisables aux hommes. [...] elles ne sont pas destinées à de si grands emplois que les hommes [...]. Il est donc très-important qu'elles connoissent de bonne heure la religion [...] la douceur et la modestie, la soumission, l'amour de la retraite, l'humilité [...] La santé et la vigueur des femmes est importante à tout le monde ; puis qu'elles sont les mères des garçons aussi bien que des filles. [...] La grammaire ne consistera, pour elles, qu'à lire et écrire, et composer correctement en françois une lettre, un mémoire, ou quelque autre pièce à leur usage. L'arithmétique pratique leur suffit, [...] elles ont encore plus besoin de l'œconomique, [...] aussi a-t'on assés de soin de les instruire du ménage. [...] Quoi que les affaires du dehors regardent principalement les hommes, il est impossible que les femmes n'y aient souvent part : et quelquefois elles s'en trouvent entièrement chargées ; comme quand elles sont veuves. Il est donc encore nécessaire de leur apprendre la jurisprudence [...] Elles se peuvent passer de tout le reste des études : du latin, et des autres langues, de l'histoire, des mathématiques, de la poésie, et de toutes les autres curiosités. [...] Il vaudroit mieux toutefois qu'elles y employassent les heures de leur loisir, qu'à lire des romans, à jouer, ou parler de leurs jupes, et de leurs rubans<sup>12</sup>.

De même, dans le *Traité de l'éducation des filles*, François Fénelon propose ses idées sur la formation intellectuelle féminine en partant de la prémisse que l'emploi habituel de la femme concerne le milieu domestique. Les filles doivent par conséquent apprendre à lire et à écrire et doivent connaître un minimum de grammaire ainsi que les règles fondamentales de l'arithmétique et les notions principales du droit. En outre, Fénelon limite la lecture des comédies et des romans aux œuvres qui n'ont rien de dangereux et il suggère l'apprentissage du latin (langue de l'église) qu'il préfère à l'italien et à l'espagnol. Quant aux arts, à la musique et à la peinture, il les recommande avec précaution. Enfin, pour éduquer et pour protéger les femmes, il suggère d'établir, en particulier à la campagne, des écoles ou des assemblées de

---

<sup>12</sup> Claude Fleury, *Traité du choix et de la méthode des études*, Pierre Aubouin et Pierre Emery et Charles Clousier, Paris 1686, chapitre 36.

charité. Son idéal féminin fait ainsi songer à Henriette, personnage des *Femmes savantes* de Molière : discrète, réservée, modeste<sup>13</sup>.

“Disciple” de Fénelon, dans l’*Avis d’une mère à sa fille*, la Marquise de Lambert avance elle aussi, qu’un grand savoir risque de convertir une fille dans une femme orgueilleuse et prétentieuse<sup>14</sup>. Par des phrases qui font penser au discours de Clitandre des *Femmes savantes* de Molière<sup>15</sup>, la Marquise de Lambert reprend dans son œuvre les passages du *Traité de l’éducation des filles*, mais elle se démontre un peu plus révolutionnaire. Elle offre aux femmes des conseils pour favoriser l’entrée dans le monde et affirme que la philosophie leur permettra d’améliorer leur esprit, d’éclaircir leurs idées et d’apprendre à faire la bonne chose. En outre, elle propose de cultiver le latin non seulement parce qu’il s’agit de la langue de l’Église, mais aussi parce que cette langue favorise les autres « sciences ».

Dans la longue lignée d’ouvrages français qui, à partir du Moyen Âge<sup>16</sup>, se sont penchés sur l’éducation des femmes et sur les capacités féminines, les œuvres du XVII<sup>e</sup> siècle mettent en circulation certaines des premières théories sur l’égalité des sexes et, de ce fait, contribuent au développement de l’histoire de l’égalité comme catégorie intellectuelle au sein de la pensée sociale et politique. À cette époque d’ailleurs, la propagation de

---

<sup>13</sup> François Fénelon, *Traité de l’éducation des filles*, Pierre Aubouin, Pierre Emery et Charles Clousier, Paris 1687. Pour des approfondissements sur le rapport entre l’idéal féminin de Fénelon et la figure d’Henriette, voir l’édition critique de Charles Defodon, Hachette, Paris 1909, p. XIII et André Hilaire, *Nos maîtres, hier*, Hachette, Paris 1821, p. 321.

<sup>14</sup> Cf. Anne-Thérèse de Lambert, *Avis d’une mère à sa fille*, Étienne Ganeau, Paris 1728 ; Robert Grandroute, *De ‘L’éducation des filles’ aux ‘Avis d’une mère à sa fille’ : Fénelon et Madame de Lambert*, “Revue d’histoire littéraire de la France”, n. 87 (1987), pp. 15-30.

<sup>15</sup> « Les femmes docteurs ne sont pas de mon goût. / Je consens qu’une femme ait des clartés de tout ; / Mais je ne lui veux point la passion choquante / De se rendre savante afin d’être savante ; / [...] De son étude enfin je veux qu’elle se cache, / Et qu’elle ait du savoir sans vouloir qu’on le sache, / Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots, / Et clouer de l’esprit à ses moindres propos ». Molière, *Femmes savantes*, 1672, acte I, scène 3, v.215-225.

<sup>16</sup> Dès la fin du Moyen Âge, la « querelle des femmes » donne origine à une série de publications pour mettre en évidence tantôt l’infériorité et les défauts tantôt l’excellence et les vertus des femmes. Christine de Pizan est l’une des figures les plus emblématiques soutenant les capacités intellectuelles des femmes ; dans la *Cité des dames* (1405), elle affirme que les opinions des hommes ne sont pas forcément correctes et défend le droit des femmes à l’instruction. Pour des approfondissements voir : Éliane Viennot, *Revisiter la «querelle des femmes»*, Publications de l’Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2011-2013, 3 vols.

la philosophie cartésienne joue un rôle important pour la promotion de l'intelligence féminine<sup>17</sup>.

Philosophe cartésien<sup>18</sup> qui s'est éloigné de la scolastique pour embrasser la pensée rationaliste et qui a abandonné le catholicisme pour le protestantisme, François Poullain de La Barre dont la pensée fait écho aux idées de la "fille d'alliance de Montaigne"<sup>19</sup>, est l'un des premiers penseurs à diriger sa réflexion sur l'éducation féminine et tout particulièrement sur les préjugés dont elles sont l'objet : « tout ce qu'en ont dit les hommes [sur les femmes] doit estre suspect, parce qu'ils sont Juges et parties »<sup>20</sup>. Dans *De l'égalité des deux sexes* (1673), *De l'éducation des Dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs* (1674) et *De l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes* (1675), il écrit en faveur de l'égalité entre les hommes et les femmes et il affirme que le premier préjugé qu'il faut abattre concerne celui de l'infériorité des femmes. Les capacités des hommes et celles des femmes sont pareilles, avance-t-il, et, par conséquent, leur formation aussi doit être identique ; selon lui, donc les femmes peuvent accéder à tous les domaines du savoir et à toute les professions. Ces idées ont eu large écho non seulement en France mais aussi à l'étranger<sup>21</sup>.

<sup>17</sup> Cf. la préface de Benedetta Craveri à l'édition critique de *l'Avis d'une mère à sa fille*, Éditions Payot et Rivages, Paris 2018.

<sup>18</sup> Pour une analyse sur François Poullain de La Barre et la méthode cartésienne voir la préface de Martine Reid à l'édition critique de *L'égalité des deux sexes*, Gallimard, Paris 2015.

<sup>19</sup> Dans *Égalité des hommes et des femmes* (1622), Marie Le Jars de Gournay considère l'absence ou l'insuffisance d'instruction féminine comme la cause de la domination des hommes sur les femmes. Elle écrit que les hommes ne possèdent pas des dispositions différentes de celles des femmes, mais ils acquièrent leurs qualités grâce à l'éducation. Elle rêve d'une société basée sur des rapports plus égalitaires entre les deux sexes. Dans cette perspective, dans le *Grief des dames* (1626), elle traite du mépris et du discrédit auxquels se heurtent les discours sur le savoir féminin ainsi que les œuvres littéraires écrites par des femmes. Voir : Daniel Martin, *Marie de Gournay et l'égalité des sexes. Un discours féminin en quête d'autorité*, In Philippe Chométy et Sylvie Requemora-Gros, *Gueux, frondeurs, libertins, utopiens. Autres et ailleurs du XVII<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence 2013, pp. 161-170 ; Michèle Farrell, *Theorizing on Equality : Marie de Gournay and Poullain de la Barre*, "Cahiers du Dix-septième", vol. 2 (1988), pp. 67-79.

<sup>20</sup> François Poullain de la Barre, *De l'égalité des deux sexes*, Jean Du Puis, Paris 1673, p. 90. Cette phrase est citée dans l'exergue du premier volume du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir.

<sup>21</sup> Pour une analyse sur l'œuvre de François Poullain de La Barre et la pensée de Mary Astell et de Mary Wollstonecraft voir : Elsa Dorlin, *L'évidence de l'égalité des sexes : une philosophie oubliée du XVII<sup>e</sup> siècle*, L'Harmattan, Paris 2001 ; Siep Stuurman, *François Poullain de La Barre and the invention of modern equality*, Harvard University Press,

Quelques années après, dans *La Contrainte. Traité de la morale et de la politique* (1693), Gabrielle Suchon renvoie, entre autres, aux réflexions de François Poullain de La Barre pour exalter le mérite, la valeur et la capacité des femmes : « je n'ay eû garde de négliger les Auteurs modernes, lesquels bien loin de s'opposer aux sentimens que les Anciens ont eû en faveur des femmes ; ils ont écrit à leur louange, ayant fait une, profession publique de contrarier ceux qui ne s'estudient qu'à les abaisser. Comme l'on peut voir dans les femmes fortes, dans les illustres, dans l'honneste femme, dans l'égalité des deux Sexes, et dans plusieurs autres livres qui sont tous des ouvrages faits par des Auteurs de ce siecle »<sup>22</sup>.

À côté de ces traités, qui bien évidemment ne sont que des exemples parmi d'autres, il faut considérer la diffusion pendant ce siècle de nombreux ouvrages littéraires (et surtout de romans et de pièces théâtrales) qui sont porteurs de mentalités novatrices vis-à-vis de la figure féminine. Les femmes de lettres et en particulier Madame de La Fayette et Madame de Sévigné ont abordé abondamment le sujet concernant le rôle familial, social et culturel des femmes et leurs œuvres marquent une étape fondamentale en matière d'émancipation féminine.

Dans ce but, l'écriture libertine joue, elle aussi, un rôle important notamment eu égard à la question des mariages arrangés et des tabous sexuels. À titre d'exemple nous mentionnons un ouvrage peu connu mais très significatif en ce sens, à savoir *L'Orphize de Chrysante* (1626) de Charles Sorel, roman où trois figures féminines (Eolis, Sidere et Violante) présentent des traits très originaux en ce qui concerne leur capacité de prendre des décisions et de manifester librement leurs propres émotions et désirs sexuels (ce qui les différencie énormément, par exemple, d'Iris, de Lyside et d'Orphize qui sont des femmes esclaves des étiquettes et des conventions et qui, en se laissant modeler à la guise du père, du frère et du mari, nient leurs sentiments jusqu'à aboutir à l'abnégation totale de leur personnalité). Par le biais d'Eolis, de Sidere et de Violante, Sorel dénonce ainsi le bigotisme et se moque des femmes qui s'imposent une fausse candeur. Toutes ses considérations novatrices touchant aux profils d'Eolis, de Sidere et de

---

Cambridge 2004 ; Guyonne Leduc, *Réécritures anglaises au XVIII<sup>e</sup> siècle de « L'égalité des deux sexes » (1673) de François Poullain de La Barre : du politique au polémique*, L'Harmattan, Paris 2010 ; Jacqueline Broad, Karen Detlefsen, *Women and liberty, 1600-1800: philosophical essays*, Oxford University Press, Oxford 2017.

<sup>22</sup> Gabrielle Suchon, *La Contrainte : traité de la morale et de la politique*, Benoît Vignieu et Jean Certes, Lyon 1693, préface, p. VIII.

Violante se rattachent à la raillerie du pucelage des filles dont il est question au sein des ouvrages libertins du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup> ainsi que dans diverses comédies de ces deux siècles (cf. Molière, Marivaux, Beaumarchais).

À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce aux Lumières, on assiste de plus en plus à la diffusion d'un éclairage novateur sur l'homme et sur la femme<sup>24</sup>. Par la suite Rousseau, Flaubert, Stendhal et Zola ont fourni un apport important à la réflexion sur la condition féminine ; et plus tard Colette et Simone de Beauvoir ont favorisé la 'révolte' pour l'émancipation des femmes et ont mené une véritable bataille féministe pour obtenir l'égalité des sexes. Les droits sociaux et politiques dont on jouit de nos jours sont le fruit d'un long processus historique auquel la pensée philosophique et les ouvrages littéraires ont donné un apport précieux.

### *En guise de conclusion*

Dans les œuvres de Molière, la femme est au cœur des histoires et détermine l'évolution des intrigues<sup>25</sup>. Notre dramaturge montre au public féminin l'importance d'être sensées, indulgentes, gracieuses, dignes, simples, sans pédantisme et sans afféterie. Dans *Les Précieuses ridicules* (1659) par exemple, il attaque, par le biais des deux femmes protagonistes qui arrivent à Paris pour découvrir le monde aristocratique, l'affectation de manière et de langage. Dans *Le Misanthrope* (1666), au travers de Célimène, il condamne la figure de la coquette voire de la femme qui utilise ses qualités pour séduire les hommes afin de se railler de tous ses adorateurs. Egoïste et impitoyable, Célimène est ainsi opposée à Éliante, femme sage, modeste et droite de cœur

<sup>23</sup> Dans une finalité provocatrice, dans le chapitre *Des femmes et de leur éducation* de l'ouvrage *De l'éducation des femmes* (1783), Laclous lance aux femmes des invitations-accusations qui se veulent une attaque contre les tabous sexuels : « Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave. [...] Apprenez qu'on ne sort de l'esclavage ; que par une grande révolution [...] elle dépend de votre courage [...] perfectionner l'éducation des femmes. Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation », pp. 13-14.

<sup>24</sup> En luttant contre l'obscurantisme, dans la lettre XXXVI des *Lettres persanes*, par exemple, Montesquieu s'interroge beaucoup sur la question de l'égalité entre hommes et femmes et conclut que ce n'est pas la loi naturelle qui soumet les femmes aux hommes : « l'Empire, que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie », lettre XXXVI de Rica à Ibben, édition datant de 1721 (Amsterdam, Pierre Brunel), pp. 148-153, citation, p. 150.

<sup>25</sup> Pour des approfondissements voir : Félix-Marie Baudouin, *Les Femmes dans Molière*, Cagniard, Rouen 1865.

et de jugement. Dans *Les Femmes Savantes* (1672), loin de glorifier l'ignorance et de l'envisager comme la condition normale et désirable des filles, il ridiculise l'ostentation du savoir, le pédantisme et il fait l'éloge des attitudes simples et vraies. En outre, il se moque de la pudeur affectée des femmes et il aborde la question de la chasteté reliée au thème de l'hypocrisie (cf. la prude Armande), sujet déjà développé dans *L'impromptu de Versailles* (1663) au travers de mademoiselle Béjart qui représente « une de ces femmes, qui pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis, de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres, ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie, ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces » (p. 14)<sup>26</sup>. Dans cette perspective, dans *L'école des femmes*, Molière punit l'école d'Arnolphe où la femme (qui ne doit posséder aucune notion théorique d'éducation sexuelle) n'est qu'un objet fonctionnel aux choix et aux désirs du mari. Dépourvue d'autonomie économique (comme en témoigne la scène 2 de l'acte IV, où Arnolphe va chez le notaire pour définir le douaire) et de liberté sociale et culturelle, la figure féminine est, dans *L'école des femmes*, à la « dépendance » de l'homme et, comme le dit Arnolphe, « la barbe est la toute-puissance » (v.698) : l'homme gouverne et la femme est soumise. La femme doit obéir au mari qui est son chef, son seigneur et son maître :

Arnolphe : À d'austères devoirs le rang de femme engage [...]
   
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
   
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
   
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
   
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
   
L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;
   
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
   
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
   
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
   
Le valet à son maître, un enfant à son père,
   
À son supérieur le moindre petit frère,
   
N'approche point encore de la docilité,
   
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
   
Et du profond respect où la femme doit être

<sup>26</sup> Dans cet article, pour les citations de *L'impromptu de Versailles*, nous avons recours à l'édition de Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Théâtre Classique, Paris 2015.

Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître. (v.696-712)

Molière montre quels sont les dangers que l'absence absolue de lumières peut faire courir aux esprits fort innocents ; et dans ce but, dans *L'impromptu de Versailles*, lorsque le mari [le "marquis ridicule" (Molière)] impose à son épouse [la "satirique spirituelle" (mademoiselle Molière)] de se taire (« Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête »), celle-ci lui reproche ses manières brusques et, par la suite, Mademoiselle Du Parc l'accuse de vouloir que les femmes soient ignorantes afin qu'elles restent à la merci des hommes :

Molière : Marquis ridicule. — Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiselle Molière : Satirique spirituelle. — Grand merci Monsieur mon mari, voilà ce que c'est, le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

Molière : — Taisez-vous, je vous prie.

Mademoiselle Molière : — C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari, et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

Molière : — Que de discours !

Mademoiselle Molière : — Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferais sur ce sujet, je justifierais les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferais craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galants. (pp. 9-10)

Mademoiselle Du Parc : — Comment cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit, il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre ! (p. 26)

Ce sujet qui relie l'ignorance à la dépendance, caractérise *Dom Juan* (1665). Les paysannes, telles que Charlotte et Mathurine, sont des proies faciles pour don Juan, en revanche donc Elvire – femme noble et cultivée qui, aveuglée par l'amour-passion, quitte le couvent pour marier don Juan – représente la première femme dans l'histoire du mythe de *Dom Juan* capable, vers la fin de la pièce, de prendre les distances de ce séducteur, de l'affronter, de lui résister et de lui opposer un refus net. Par le personnage d'Elvire, Molière met en scène une figure féminine intelligente et déterminée qui s'oppose à la domination masculine dans le couple et dans le mariage et qui choisit avec

courage de s'éloigner du mal (incarné par don Juan) et de parcourir la voie de la vertu.

Il s'ensuit que l'œuvre de Molière exprime la conviction de la nécessité d'une orientation nouvelle dans les enjeux éducatifs. Personnage qui pour certains aspects fait songer à d'autres figures féminines molièresques, telles que Mariane (*Le Tartuffe*, 1664), Lucile (*Le Bourgeois gentilhomme*, 1670) et Angélique (*Le Malade imaginaire*, 1673), Agnès de *L'école des femmes* ne veut plus « passer pour sotte » (v.1559) et revendique la liberté de choisir librement l'homme avec qui se marier. Elle remet ainsi en question l'« ordre traditionnel » et affiche la tentative de révolutionner le statut de la femme.

Dramaturge favori de Louis XIV, en s'inspirant de Plaute, de Térence et de la comédie italienne et espagnole, Molière a visé sa vie durant à châtier les vices et à corriger les mœurs par le rire. Constituée d'une trentaine de comédie en vers et en prose, sa production est depuis quatre siècles incontournable non seulement dans le domaine littéraire français mais aussi dans l'histoire du théâtre. Considéré comme le plus contemporain des auteurs classiques, Molière a renouvelé le genre de la comédie et a mis en scène des pièces novatrices pour son époque qui abordent des thèmes immortels et qui restent à tout jamais de grande actualité.

De nombreux spectateurs d'aujourd'hui peuvent encore se sentir concernés avec les thèmes abordés dans *L'école des femmes* qui caractérisent le trio Arnolphe-Agnès-Horace et qui déterminent la duplicité, vaniteuse et trompeuse, Arnolphe-LaSouche. Les particularités d'Arnolphe sont l'expression d'obsessions et de vices de l'âme humaine. Encore de nos jours, les attitudes tyranniques d'Arnolphe caractérisent de nombreux contextes sociaux (familiaux, scolaires, etc.) dans le monde entier. L'oppression subie par Agnès reflète une sombre réalité qui n'est pas limitée au XVII<sup>e</sup> siècle. D'où l'urgence d'intervenir sur les consciences et de construire des sensibilités critiques appuyées sur les principes garantissant le respect d'autrui. La parole de Molière est très actuelle et ses enseignements jouent une importance fondamentale dans la perspective d'une éducation basée sur la « bonne école » (v.1497), que Molière fait triompher, et qui relève de la liberté, de l'instruction et des sentiments sincères et raisonnables.